

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIOZNAIRE



LIBRARY OF THE

LIBRARY OF THE

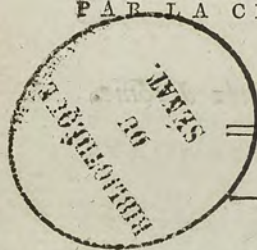
LA FOLIE
DE
JÉRÔME POINTU,
OU

LE PROCUREUR DEVENU FOU,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN PROSE;

*Représentée , pour la première fois , sur le
Théâtre du Lycée des Arts , le cinq fructidor ,
l'an second de la République.*

PAR LA CITOYENNE VILLENEUVE,



Prix , 25 sols.

A PARIS,

Chez BARBA , Libraire , rue Gît-le-Cœur ;
n°. 15.

TROISIÈME ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE

PERSONNAGES.

ACTEURS.

JÉRÔME POINTU, ancien procureur.	} Le cit. <i>Volanges</i> .
BONIFACE POINTU, la- boureur.	
EUSTACHE POINTU, mar- chand.	
SCOLASTIQUE, gouver- nante de Jérôme, ex-reli- gieuse.	La cit. <i>Clairmonde</i> .
FANFAN, petit fils de Jérôme.	Le cit. <i>Fanfan Clairmonde</i> .
BLAISE, gendre de Boniface.	Le cit. <i>Alexandre</i> .
THERÈSE, fille de Boniface et femme de Blaise.	La cit. <i>Decroix</i> .

La scène se passe à Paris, chez Jérôme.

L A F O L I E

D E

JÉRÔME POINTU.

A C T E P R E M I E R.

Le théâtre représente l'étude de Jérôme : de vieux livres sont épars çà et là. Dans le fond , en voit une petite armoire , garnie de bocaux , de fruits confits et de pots de confitures : il y en a plusieurs sur la table , auprès de laquelle est Scolastique.

S C È N E P R E M I È R E.

SCOLASTIQUE à la table , finissant le déjeuner.

LE Seigneur soit loué ! voici mon troisième déjeuner ; cependant il n'est encore que neuf heures : à dix je prendrai un peu de chocolat à la crème ; à midi , une tasse de thé , afin de pouvoir dîner à deux heures. La santé est une bonne chose , mais bien difficile à conserver ; l'estomac délicat d'une religieuse exige tant de soins ! c'est ce qui fait qu'on me voit toujours la première et la dernière à table. Cette maison-ci est bonne pour cela ; personne ne me contrarie : Jérôme Pointu , dont je suis la gouvernante , est devenu fou ; il ne rêve que procès , il gronde , il menace , il jure sans cesse après moi ; eh bien , lorsque cela m'ennuie ,

4 LA FOLIE DE JEROME POINTU,

j'entre dans une sainte colère, je le renferme, je le fais jeûner pendant toute une journée, et je prie le ciel de le consoler. Cependant, depuis quinze jours, je ne suis plus autant maîtresse que je l'étois; Boniface, arrivé de Caux avec sa famille, me gêne, il commande ici. Allons, allons, il faut espérer que j'en serai bientôt débarrassée.

SCÈNE II.

SCOLASTIQUE, JÉRÔME.

JÉRÔME, *vêtu comiquement.*

JEANNETTE ?.... (*Il crie en-dedans.*)

SCOLASTIQUE.

Ah ! voici mon vieux fou !....

JÉRÔME.

Ma canne, mon chapeau, mon écritoire et mes sacs de procès : allons donc Jeannette, Jeannette ?....

SCOLASTIQUE.

Votre folie vous quittera-t-elle une fois ? Oublierez-vous toujours que cette petite Jeannette, que vous aviez eu la bêtise d'épouser, votre Jeannette, a divorcé, elle vous a planté-là ? A quoi sert de l'appeller sans cesse ?

JÉRÔME.

Il est vrai, je lui fis l'honneur de l'élever jusqu'à moi, elle devint Procureuse ; et bientôt, oubliant son état, elle me soutint qu'elle étoit autant que moi. Je me fâchai, je la maltraitai, elle divorça : et le diable ! oui le diable ! me fit concevoir le dessein funeste de prendre pour gouvernante une sainte nitouche, qui fait mon tourment.... Je me rappelle de tout comme vous voyez ?

SCOLASTIQUE.

Dites que depuis que vous avez cette sainte fille dans votre maison, c'est un petit paradis.

JÉRÔME.

Un enfer plutôt ; mais laissons cela : mon sac de procès ?

SCOLASTIQUE.

Pourquoi faire ?

JÉRÔME.

Pourquoi faire ? Pour reviser l'affaire de ce duc qui me fit donner deux cens louis pour empêcher les moulins à vent d'aller , parce que cela le réveillait trop matin. Les paysans se plaignirent de ne pouvoir moudre , et de manquer de pain ; ils eurent tort , nous les fîmes renfermer. Pour voir si ce chevalier d'industrie gagnera son procès , il a volé au jeu ; mais le procureur , l'avocat et le président , ont chacun un dixième dans sa partie , donc son affaire est bonne. Pour examiner si les louables coutumes de Normandie sont toujours bien suivies , si les aînés ont tout , comme étant venus les premiers ; et si les cadets meurent de faim , comme cela doit être : pour voir si les droits seigneuriaux....

SCOLASTIQUE.

Eh ! qu'allez-vous chercher ? Depuis long-tems la révolution a détruit tout cela ; plus de noblesse , plus de clergé , plus de vierges du Seigneur !

JÉRÔME.

Et vous en étiez une ?....

SCOLASTIQUE.

Hélas ! oui.

JÉRÔME.

Eh bien , ne craignez rien , vous mourrez telle ; mais si l'on a détruit tout cela , je n'en suis pas moins procureur : il en faut de ceux-là.

SCOLASTIQUE.

Non.

JÉRÔME.

Et les procès ?

SCOLASTIQUE.

Il n'y en a plus.

6 LA FOLIE DE JÉRÔME POINTU,

JÉRÔME.

Tu m'en imposes, s'il existe encore des Normands.

SCOLASTIQUE.

Ils sont tous d'accord, ils ont renoncé à la chicane, et ne plaident plus ; ainsi , croyez-moi , vivez tranquille.

JÉRÔME.

Non , cela ne se peut pas ; je vais m'enfermer dans ma chambre, pour intenter un procès bien long à mon frère, qui est venu de Caudebec chez moi sans que je le demande : il perdra sa cause avec dépens. Ensuite je plaide . . . contre la gourmandise , et je fais condamner tous les confiseurs qui me ruinent pour te satisfaire ; puis . . . j'attaque Jeannette , je la fais renfermer , j'envoie son nouvel époux à la Bastille ; et , triomphant de tout , je rendrai l'honneur à la Bazoche.

(Il sort.)

SCÈNE III.

SCOLASTIQUE, seule.

SA folie est au comble ! il se croit toujours dans l'ancien régime ; la révolution lui déplaisoit , et . . .

SCÈNE IV.

SCOLASTIQUE, EUSTACHE.

EUSTACHE un peu gris.

CAMARADE, attends-moi chez le citoyen Mélange , je suis à toi dans l'instant ; je vais savoir des nouvelles de mon frère.

SCOLASTIQUE.

C'est cet Eustache. Il est presque toujours ivre , et vient sans cesse me scandaliser.

COMEDIE.

EUSTACHE.

Bonjour , Citoyenne , je te salue ; je viens voir . . .

SCOLASTIQUE.

S'il y a quelque chose à boire , n'est-ce pas ?

EUSTACHE.

Eh ! tu es bien dure au pauvre monde ! Je ne demande que des nouvelles de mon frère Jérôme : que fait-il ?

SCOLASTIQUE.

Vous le savez de reste ce qu'il fait ; ce que font les fous : est-il nécessaire de venir les visiter ?

EUSTACHE.

Sœur Scolastique , vous êtes encore plus méchante que ma défunte femme , qui ne l'étoit pourtant pas mal.

SCOLASTIQUE.

Ah ! de grace , retirez-vous ; vous sentez le vin.

EUSTACHE.

Je sens le vin , et vous le renfermez.

SCOLASTIQUE.

Que demandez-vous ? Des nouvelles de votre frère Jérôme ? Eh bien , il est le même , ne connoît personne , déraisonne , et n'a pas besoin de vous pour faire *chorus*.

EUSTACHE.

Eh ! ma sœur ! la charité vous enjoint d'être plus douce ; nous vous avons donné la liberté , et loin d'en être contente , vous grondez sans cesse.

SCOLASTIQUE.

Je gronde , et j'ai raison. Hélas ! quel changement d'état ! Ici , je suis gouvernante soumise , et dans notre sainte maison j'étois assistante.

EUSTACHE.

Et qui vous empêche de l'être encore , assistante ! Quand on donne des fêtes civiques assistez-y ; quand un pauvre

8 LA FOLIE DE JÉRÔME POINTU,

père de famille a besoin de secours, assistez-le ; quand mon frère est tourmenté par la démence, par vos soins, assistez cet infortuné : par ces moyens, vous exercerez bien plus utilement que dans votre couvent, votre emploi d'assistante.

S C O L A S T I Q U E.

Ah ! vous êtes content de tout, vous ?

E U S T A C H E.

Je le crois, sainte sœur, nous déjouons tous les complots, nous punissons tous les traîtres, nous remportons par-tout des victoires ; la jeunesse fait des merveilles, elle fait des merveilles ! Ah ! que n'ai-je vingt ans ! comme j'irois partager leur gloire, leurs travaux, leurs....

S C O L A S T I Q U E.

Leurs bouteilles ?....

E U S T A C H E.

Pourquoi pas ? entre frères tout est commun ; croyez-vous qu'ils me refuseroient ? Y ne me refuseroient pas du tout.

S C O L A S T I Q U E.

Est-ce-là tout ce que vous avez à me dire ? Eh bien, décampez ; je suis lasse de voir des gens venir ici me faire la loi, et je prétends....

E U S T A C H E.

Doucement, sainte fille, vous vous emportez ; si mon frère a perdu la raison, il est des hospices faits pour le recevoir, la Patrie a tout prévu ; mais elle ne souffrira pas qu'une pigrièche chasse tous les parens légitimes, pour commander dans la maison d'un malheureux : il est des loix qui mettent un frein à l'ambition des gens de votre espèce, entendez-vous ?

S C O L A S T I Q U E.

Je ne vous écoute pas, il y a long-tems que vous n'êtes plus à jeun.

EUSTACHE.

Je bois quelquefois , ma tête s'affaiblit alors ; mais mon cœur reste bon : tout l'or de Pitt ne me feroit point changer. J'aime la vertu , et n'en parle pas sans cesse ; je chéris la liberté et déteste les hypocrites ; mais puisqu'il est impossible de raisonner avec Jérôme , dites-moi où je trouverai mon autre frère Boniface ?

SCOLASTIQUE.

Il est sorti.

EUSTACHE.

Il est sorti ? et sa fille ?

SCOLASTIQUE.

Sa fille et son gendre l'ont suivi ; ils sont allés à la Convention.

EUSTACHE.

Tant mieux , je vais les rejoindre ; ils ont bien fait , on doit faire aujourd'hui un rapport superbe.

SCOLASTIQUE.

Il faudroit ne pas avoir bu pour bien l'entendre.

EUSTACHE.

Bu ? croyez que ce qui concerne ma Patrie parvient toujours jusqu'à mon cœur , et ne s'en efface jamais ; je cours à la Convention , c'est le temple de la raison , et si-tôt que j'en toucherai le seuil , je deviendrai raisonnable. Adieu , insolente ! *(Il sort d'un côté et rentre par l'autre.)*

SCÈNE V.

SCOLASTIQUE, seule.

AH ! si je pouvois chasser cette famille qui me déplaît ! je resterois seule maîtresse absolue : ce Boniface seul m'inquiète. Je voudrois le voir bien loin. Ah ! le voici ; je le crains et le hais.

SCÈNE VI.

BONIFACE, THÉRÈSE, BLAISE, SCOLASTIQUE.

BONIFACE.

SCOLASTIQUE, donnez-nous un coup à boire, il est tems de déjeuner.

SCOLASTIQUE donne du pain, du vin, des verres.

Et qui vous empêchoit de prendre un morceau avant de sortir ?

BONIFACE.

Les besoins de mon ame, qui pressoient plus que ceux de mon corps.

SCOLASTIQUE.

On diroit que vous venez d'entendre un sermon.

BONIFACE.

Je viens d'entendre le récit des haut faits de nos jeunes héros. Les larmes du plaisir baignent encore mes yeux, mon ame est enivrée d'une joie pure : ô Liberté chérie ! tu me rajeunis de vingt ans.

SCOLASTIQUE.

Quel enthousiasme ! Un saint ministre des autels vous auroit prêché l'amour du ciel , vous ne l'auriez pas si bien écouté ; dans ce siècle on oublie Dieu , mais il vous punira.

BONIFACE.

Qu'oses-tu dire ? Il n'est pas un Français qui chaque jour ne remercie l'Être suprême : est-il besoin de tes prêtres pour porter à ses pieds l'hommage de nos cœurs reconnoissans ? Non ; nous sommes tous ses enfans , il nous chérit , et pour preuve , il nous envoya la Liberté ; il nous protège et nous comble de ses bienfaits. Vois nos champs fertiles couverts de moissons , vois les succès de nos armées , et reconnois un Dieu juste et bon.

BLAISE.

Nos ennemis voudroient nous le faire haïr.

BONIFACE.

Ils ne le pourront jamais ; tout dans la nature nous dit de l'aimer.

THÉRÈSE.

Ah , oui ! Lorsque le ciel me rend mère , je sens qu'un Dieu me dit : chéris ces innocens , apprends-leur à bénir celui qui veillera sur eux.

BONIFACE.

Scolastique , allons , donnez-nous donc un morceau de fromage.

SCOLASTIQUE.

On n'en trouve pas.

BONIFACE.

Parce que tu le paies au-dessus du *maximum* ; moi , qui suis strictement la loi , je ne manque de rien.

SCOLASTIQUE.

Vous êtes bien adroit.

BONIFACE.

Non ; mais juste. Pourquoi veux-tu , si je suis plus riche que mon voisin , que j'aïlle faire une planche où plus pauvre que moi ne pourra passer ? Calcul d'égoïste , qui dit : pour de l'argent je vivrai toujours....

BLAISE.

Mon père , j'irai , si tu veux , te chercher quelque chose.

BONIFACE.

Non , non ; Scolastique a des provisions , elle va partager fraternellement.

SCOLASTIQUE.

Oui : c'est bien de ce tems-ci qu'on en a.

BONIFACE.

Tu vas aussi nous prêcher la famine.

SCOLASTIQUE.

Je n'ai rien.

BONIFACE.

Cherches bien.

SCOLASTIQUE.

Oh ! ce seroit inutilement.

BONIFACE.

Eh bien , je serai plus habile. (*il ouvre une petite armoire qui est dans le fond de la scène.*)

SCOLASTIQUE.

Ah , mon dieu ! j'ai laissé la clef.

BONIFACE.

Quand je vous le disois. Voyons un peu les confitures de sœur Scolastique. (*il apporte , et décoëffe un pot de confiture.*)

SCOLASTIQUE.

J'enrage : oui , oui , mangez ; et cette année , on n'en pourra pas refaire faute de sucre.

BONIFACE.

Que dis-tu ? nous prenons tous les jours des vaisseaux qui en sont chargés.

SCOLASTIQUE.

Quand le verrons-nous ?

BONIFACE.

Quand il sera arrivé. En attendant, manges, ma fille : allons, Blaise, ce n'est pas là un de nos ragoûts ; mais que veux-tu , on prend ce qu'on trouve : d'ailleurs on nous les offre de si bonne grace, qu'il seroit malhonnête de refuser.

SCOLASTIQUE.

Sainte Geneviève , je vous offre mes peines !....

BLAISE.

Mais je ne vois pas mon neveu , le petit Fanfan.

THÉRÈSE.

Il devrait être ici , c'est Décadi ; il n'y a pas d'école aujourd'hui.

BONIFACE.

Il est vrai : où est-il donc ?

SCOLASTIQUE.

Je ne sais : il polissonne quelque part.

BONIFACE.

Vous devriez veiller sur lui , son grand père n'étant pas en état de....

SCOLASTIQUE.

Oui : c'est le plus mauvais sujet. — Croiriez-vous que je n'ai pas encore pu parveuir à lui faire réciter les Sept Psaumes de la pénitence ?

BONIFACE.

Ah ! c'est terrible !

SCOLASTIQUE.

Lorsque je lui en parle , il me chante : *Allons, enfans de la Patrie.*

BONIFACE.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à cela ?

SCOLASTIQUE.

Quel mal ? oh, cet enfant est un peu trop effronté pour son âge ! il ne parle que de guerre, c'est un démon : aussi je ne puis l'aimer.

BONIFACE.

Quelle ame féroce avez-vous donc reçue de la nature ? Mais je m'égare ; ce n'est pas elle qui vous fit ainsi, c'est la retraite forcée où l'on vous a ensevelie vivante, qui éteignit en vous tout sentiment d'humanité. La vieillesse et l'enfance, ces deux extrémités de la vie, qui paroissent éloignées et qui pourtant se tiennent par la main ; ces deux états si intéressans pour l'ame sensible, n'ont nul attrait pour vous : l'enfance vous importune, la vieillesse vous dégoûte : ah ! que je vous plains ! Qui n'est bon et ne pense que pour soi, mérite-t-il que l'on s'occupe de lui ? — Mon neveu vous déplaît, mon dessein est de l'emmener, ainsi il ne vous gênera plus.

SCOLASTIQUE.

Bon ! (*haut.*) Il sera mieux entre vos mains.

BONIFACE.

Je le crois. Mais il est déjà midi ; je vais au département, et je serai de retour à deux heures. Au revoir, mes enfans.

BLAISE & THÉRÈSE.

Bonjour, mon père.

SCÈNE VII.

BLAISE, THÉRÈSE, SCOLASTIQUE.

THÉRÈSE.

MON ami, je voudrais voir les affaires de mon père finies, pour retourner chez nous.

BLAISE.

Tu t'ennuies donc à Paris ?

THÉRÈSE.

Non, tout m'y intéresse : mais les travaux champêtres nous rappellent : mes enfans sont loin de moi, et je gémis de leur absence.

SCOLASTIQUE.

S'ils pouvoient s'en aller. (*haut.*) Oh ! vous avez raison. La campagne est bien préférable à la ville ; je ne sais comment on peut y rester, lorsqu'on n'est pas forcé d'y demeurer.

THÉRÈSE.

Des affaires nous y appelloient ; ce jour les finira, j'espère, et nous partirons.

SCOLASTIQUE.

Tant mieux. (*haut.*) Quoi ! si-tôt ? à peine vous a-t-on vue.

BLAISE.

L'état de mon oncle nous a fait venir ; mais nous étions loin de croire qu'il fût en pareille démence.

SCOLASTIQUE.

Oh ! j'en ai le plus grand soin : vous pouvez vous reposer sur moi, ce n'est pas par intérêt, je ne puis rien espérer de lui ; mais vous êtes si honnêtes !.....

BLAISE.

Je vous entend : ah , voici mon petit Fanfan !

SCENE VIII.

Les précédens , FANFAN.

BLAISE.

Eh ! d'où viens-tu , mon ami ? comme te voilà fait , tu t'es échauffé.

FANFAN.

Mon ami , ne grondez pas : je m'amusois devant la porte : un citoyen aveugle s'est trouvé égaré de son quartier. Le petit garçon qui le conduit ordinairement l'avoit laissé sur un banc , et ne revenoit pas le reprendre ; il s'en plaignoit : ne pouvant lui indiquer le chemin vu son infirmité , je l'ai ramené moi-même dans son asyle : il demeure loin et marche doucement ; mais j'ai couru en revenant pour te revoir plus tôt : embrasse-moi.

SCOLASTIQUE.

C'étoit bien utile d'aller courir ; et si vous vous étiez perdu ?

FANFAN.

Eh bien , un autre auroit peut-être fait pour moi , ce que j'ai fait pour l'aveugle. Mais tu grondes toujours , ma bonne.

BLAISE.

Fanfan , tu as bien fait , cela doit te suffire. Scolastique , voyez si mon oncle n'a besoin de rien. Dans son état , on doit peu l'abandonner.

SCOLASTIQUE.

Il dort dans quelque coin , mais je vais voir. *(elle sort.)*

SCENE

S C È N E IX.

BLAISE, THERÈSE, FANFAN.

B L A I S E.

CETTE fille me paroît intéressée et peu complaisante. O mon amie ! que ton oncle paie cher ses injustices.

T H É R È S E.

Je crois que mon père se propose d'assurer son sort : il est mal entre les mains de cette femme. Quant à toi, mon petit Fanfan, nous t'emmènerons avec nous.

F A N F A N.

Ah ! tant mieux. Que je serai content ! vous serez man, car la mienne est morte, dit-on.

T H É R È S E.

Oui, mon cher enfant, je t'en servirai : mais voici mon oncle Jérôme.

S C È N E X.

Les précédens, JÉRÔME.

F A N F A N.

BONJOUR, grand-papa.

J É R Ô M E.

Bonjour. Ah ! c'est toi, va-t-en. Tu ressembles à ton père, il fit mourir ta mère de chagrin, par sa mauvaise conduite !

F A N F A N.

Ce n'est pas ma faute.

B L A I S E.

N'en voulez pas à cet enfant, il vous aime.

B

JÉRÔME.

Je voudrais savoir, Monsieur, pourquoi vous vous mêlez des affaires de famille, cela est fort sujet à procès : un étranger n'en doit pas....

BLAISE.

Je ne suis point un étranger : je suis Blaise, votre neveu, voilà ma femme qui vous chérit, et qui gémit, ainsi que moi, de l'état où vous êtes.

JÉRÔME.

Comment de l'état où je suis ! mais je me porte bien, grâces au ciel, et j'espère vivre encore long-tems comme cela.

THÉRÈSE.

Nous désirons voir prolonger votre vieillesse ; mais si la raison pouvoit reprendre son empire sur vous, nous serions entièrement satisfaits.

JÉRÔME.

Comment donc ? mais on vient chez moi m'insulter, ceci me paroît fort.

BLAISE.

Mon oncle, croyez....

JÉRÔME.

Croyez vous-même, mon petit Monsieur, qu'on doit respecter un homme comme moi, un homme blanchi dans la poussière du cabinet : savez-vous que j'ai fait perdre dans ma vie de fort bons procès : que j'ai fait pâlir des plaideurs plus retors que vous, que l'on ne m'en impose point, — que ma succession n'est pas pour un blanc-bec de votre espèce, et qu'après ma mort, si je savois que vous eussiez un sou de moi, je reviendrais exprès de l'autre monde, pour plaider les parens même au sixième degré.

BLAISE.

Eh ! mon oncle, appeaisez-vous, personne de nous ne pense à votre héritage ; puissiez-vous être heureux ! c'est l'objet de tous nos desirs.

JÉRÔME.

Vous qui moralisez, avez-vous lu l'article IV, arrêté du 25 juillet 1745, qui jugea, — que loin de rendre un dépôt (laissé ès mains d'un seigneur) aux légitimes héritiers, la cour s'en empara sans tirer à conséquence?

THÉRÈSE.

Mon cher oncle, oubliez toutes ces sottises.

JÉRÔME.

Sottises! sottises! vous me manquez de respect: avez-vous appris cela de votre curé?

BLAISE.

Nous n'en avons plus, grace au ciel.

JÉRÔME.

Vous n'en avez plus? qu'est-ce à dire? et que sera devenu celui de Falaise, mon ancien ami, qui taxoit si bien ses paroissiens? Il avoit une cure de 120 liv. et il se faisoit deux mille écus de rente, par le tour du bâton; sans compter 6 liv. pour son droit curial; les cierges d'office et autres, pour la fabrique; 8 liv. 2 sols 2 deniers pour sa présence aux enterremens, 4 liv. de plus lorsqu'il invitoit le clergé à s'y trouver; 1 liv. 10 sols pour inhumer un enfant, et 3 sols par chaque *De profundis*; 1 liv. 10 sols par ban pour les mariages, et 6 liv. le jour de la noce. Tout cela faisoit un fort joli sort au pauvre curé, qui n'avoit après sa légère besogne, qu'à bien boire et bien manger. Et qu'a-t-on fait de son presbytère?

BLAISE.

Un asyle à l'humanité.

JÉRÔME.

Je ne connois pas ça.

BLAISE.

Les blessés y trouvent des secours; et là, chacun s'empresse à les servir: ce tableau vous toucheroit, mon oncle, si vous pouviez jouir des douceurs de la Liberté... si...

B 2

JÉRÔME.

Si, si! Si tu me trouves des plaideurs, je me réconcilie avec toi; à ce prix, nous ferons la paix. Je vais manger un morceau; et le reste de la journée, je la passerai à rassembler les pièces d'un procès très-important. Je vous laisse, Songez à mériter mes bontés.

SCENE XI.

BLAISE, THERÈSE, FANFAN.

THERÈSE.

Tout espoir de le rendre à la raison est perdu.

FANFAN.

Mon grand-papa est donc tout-à-fait fou?

BLAISE.

Mon ami, il faut le plaindre.

SCENE XII.

Les précédens, BONIFACE.

BONIFACE.

Me voici, mes enfans.

FANFAN.

Bonjour, mon oncle.

BONIFACE.

Embrasse-moi: allons, mes amis, il faut songer à tout préparer pour notre départ, qui se fera demain.

FANFAN.

Et tu m'emmènes?

BONIFACE.

Oui, mon ami. — Blaise, je te ferai part des arrangements que j'ai pris au sujet de ton oncle Jérôme; la droiture me les a dictés, et mes enfans ne m'en dédiront pas.

BLAISE.

Ah! mon père! tu dois en être sûr. Soixante ans de ta vie furent un exemple de vertu: tu secourus toujours l'infortuné; ta chaumière est l'asyle de l'orphelin; chacun te révère, tu ne fis jamais que le bien; et puissent tes enfans être un jour dignes d'un tel père!

FIN DU PREMIER ACTE.

A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANFAN, *seul, attaché à une chaise.*

QUE je suis donc malheureux ! A peine suis-je sorti de table, où j'étois si bien avec mon bon oncle, que cette sœur Scolastique me punit, et cela pour avoir bien fait. Oh ! la mauvaise femme ! Si quelqu'un venoit du moins me délivrer ! Mais j'entends du bruit : c'est mon oncle Eustache.

SCÈNE II.

EUSTACHE, FANFAN.

EUSTACHE, *toujours un peu ivre.*

VOYONS si Boniface est rentré. Ah ! te voilà, mon petit ! Eh bien, viens donc m'embrasser ; mais viens donc.

FANFAN.

Je ne puis, mon oncle, je suis attaché.

EUSTACHE.

Eh ! mon enfant, qui t'a joué ce tour ?

FANFAN.

La méchante Scolastique. Détache-moi, je te conterai ça.

EUSTACHE.

Attends que je pose ma canne et mon chapeau là. Voyons.
(*Il le détache.*)

FANFAN.

Ah ! me voilà libre !

EUSTACHE.

Fanfan , donne-moi ma canne et mon chapeau. A cette heure , dis - moi ce que tu as fait ; il faut qu'une sottise....

FANFAN.

Non , mon oncle : voici le fait. Je pris il y a quelque tems un moineau charmant , je l'avois mis en cage ; aujourd'hui je l'ai vu gémir , chercher à passer sa petite tête à travers les barreaux : les autres oiseaux volant autour de lui , sembloient l'inviter à briser ses fers ; moi , tout ému de sa peine , je lui ouvre la porte , il s'envole sur le toit voisin , y fait entendre ses chants , et semble me remercier de lui avoir rendu la liberté.

EUSTACHE.

Pauvre petit moineau !

FANFAN.

Eh bien , je cours à ma bonne lui raconter cela , elle me bat et m'attache : cet oiseau , dit-elle , m'amusoit , tu l'as fait envoler par malice , et bien ! tu souffriras pour lui. O mon oncle , que ces religieuses sont méchantes !

EUSTACHE.

Mon petit , j'ai fait pour toi ce que tu as fait pour le moineau ; une bonne action n'est jamais perdue , comme tu vois ; mais la voici cette sainte fille , elle va crier , c'est à moi qu'elle aura affaire ; et j'espère qu'elle ne m'attachera pas , moi , elle ne m'attachera pas.

SCÈNE III.

Les précédens, SCOLASTIQUE.

SCOLASTIQUE.

ENCORE cet Eustache ! Mais que vois-je ? Qui s'est donné les tons de vous détacher ?....

EUSTACHE.

Moi, son oncle Eustache, entendez-vous, ma mie ?

SCOLASTIQUE.

De quoi vous mêlez-vous lorsqu'on le punit ? Vous l'approuvez dans ses sottises.

EUSTACHE.

Il a donné une preuve de bon cœur ; et le vôtre, qui est endurci, a trouvé cela mauvais.

SCOLASTIQUE.

Je ne vous écoute pas ; allez, vous êtes un vieux fou.

EUSTACHE.

Et vous, une vieille harpie, qui, pendant quarante ans, s'est fait une étude de tous les vices.

SCOLASTIQUE.

Des vices ? Moi, la vertu même !

EUSTACHE.

Veux-tu bien ne pas prononcer ce mot, dont tu ne connois pas même la signification.

SCOLASTIQUE.

Vous êtes bien insolent ! Sortez.

EUSTACHE.

Sors toi-même ; je suis chez mon frère Jérôme, et j'attends Boniface pour me plaindre à lui.

COMEDIE.

25

SCOLASTIQUE.

Je ne vous crains pas.

EUSTACHE.

Je veux démasquer l'hypocrisie.

SCOLASTIQUE.

Si j'entre en fureur !

EUSTACHE.

Je me moque de toi ; je connois toute ta conduite. Tu es mauvaise Citoyenne, hypocrite, fausse, gourmande, colère et paresseuse ; enfin, qui te regarde , voit les sept péchés capitaux ambulans.

SCOLASTIQUE.

C'en est trop ; j'étouffe , je suffoque.

EUSTACHE, *se moquant d'elle.*

Vous êtes laide, vous êtes laide !

FANFAN.

Mon oncle, c'est moi qui suis cause... Ah ! j'en suis bien fâché !....

EUSTACHE.

Viens, mon petit Fanfan, viens chercher ton oncle Boniface ; je ne te laisse point avec cette mégère, elle se vengeroit sur toi ; car le crime en veut toujours à l'innocence.

SCOLASTIQUE.

Oui, je me vengerai, vieillard imbécille ! Je te ferai voir qu'une femme de mon caractère....

EUSTACHE.

Changez-moi cette tête.... Oh ! la laide ! (*Fanfan lui fait les cornes.*)

SCÈNE IV.

SCOLASTIQUE, seule.

O grand Saint-Hubert ! protégez-moi ; car la colère va m'étouffer. Comment, je n'ai pu parvenir encore à chasser tous ces parens qui me nuisent ? Mais je suis connue, j'aurois dû filer doux, ce Boniface pourroit me renvoyer : et où irois-je ? J'ai bien une pension, mais à peine suffirait-elle pour mes desserts. Je n'aime point à travailler ; me remettre dans quelque maison, non : j'ai déjà été chassée de plusieurs pour de faux rapports. Ah ! que je regrette nos saints asyles ! Dès le matin, je courois près de la supérieure, je lui racontois tout ce que j'avois vu et entendu la veille ; j'y mettois beaucoup du mien. Je faisais gronder l'une, déplacer l'autre, on me craignoit ; mais j'avois le plus grand soin du perroquet et des chats de Madame, et j'étois sa bien-aimée. Que de massépains et de confitures cette sainte femme m'a donnés pour prix de mes œuvres pies ! Ah ! l'heureux tems ! Voici Boniface, je tremble.

SCÈNE V.

BONIFACE, BLAISE, THÉRÈSE, SCOLASTIQUE.

BONIFACE.

En bien, qu'est-ce donc, Citoyenne ? Encore des plaintes contre vous ? Depuis quinze jours que je suis ici, je n'entends que cela ; voisins, parens, tous vous accusent. On m'avoit bien mandé que vous abusiez de la folie de mon frère, et de la foiblesse d'un enfant ; j'ai voulu voir par

moi-même, et je m'aperçois que l'on ne m'en a point imposé. A notre arrivée vous nous avez très-mal reçus, j'ai d'abord cru qu'une humeur difficile étoit votre partage, et je vous plaignois; mais je vois que notre présence vous gêne, vous craignez que vos démarches ne soient éclairées, et.

SCOLASTIQUE.

Moi? Ah, Citoyen! je vous estime, et mon amitié....

BONIFACE.

Je ne crois point à celle des gens comme vous; l'intérêt, voilà ce qui vous fait agir, et vous aurez la bonté de sortir d'ici sous deux heures.

SCOLASTIQUE.

Ah ciel! (*Haut.*) Mais, Citoyen, j'espérois passer mes jours près de votre frère, et par mes soins complaisans, adoucir sa destinée. Le ciel l'a bien affligé! et à tous momens je lui adressois des vœux ardens pour qu'il fasse cesser ses peines.

BONIFACE.

Est-ce pour adoucir aussi sa destinée que tu l'enfermois des jours entiers sans lui porter aucun aliment? Tu sus faire d'un homme dont la tête étoit foible, un forcené qu'il est quelquefois difficile de contenir.

SCOLASTIQUE.

Quoi! vous pouvez penser?....

BONIFACE.

Je sais tout; tu t'es vantée toi-même de ton inhumanité: heureusement la méchanceté est souvent imprudente. Sors de ces lieux, tu me fais horreur.

SCOLASTIQUE.

Vous me chassez donc absolument?

BONIFACE.

Absolument.

SCOLASTIQUE.

Eh bien ! je suis lasse de feindre, je sors ; mais je me vengerai de vos outrages. Malheur à ceux qui nous donnent un asyle ; il faut qu'ils souffrent tout de nous, s'ils nous ren-voient. Qu'ils frémissent ! la haine et la vengeance sont notre partage, et nous les en accablons.

SCÈNE VI.

BONIFACE, BLAISE, THÉRÈSE.

BONIFACE.

VA, ta rage est impuissante ; va te réfugier à la cour des tyrans, le sol de la Liberté te porte à regret. Je ris de tes menaces ; le vice n'est plus en place, et la vertu triomphe.

THÉRÈSE.

O mon père, quelle femme !

BONIFACE.

Mes enfans, rendons grâces à la Patrie, qui a détruit ces repaires infâmes connus sous le nom de couvens ; ces pépinières de méchans et de fous étoient la honte de la nature. Mais oublions cette femme ; occupons-nous du départ de votre oncle Jérôme, je l'emmène.

BLAISE.

Quoi ! mon père.

BONIFACE.

Oui, mon ami, l'air de la campagne calmera ses sens ; le spectacle de la nature est bien puissant, et j'attends tout de ce médecin-là pour sa guérison. Ah ! s'il pouvoit être rendu à lui-même, j'ose croire que nous le verrions se repentir de ses injustices passées ; il emploieroit ses derniers momens à se frayer, par la vertu, le chemin qui conduit au tombeau. S'il reste dans l'état malheureux où il

est présentement , eh bien , nos soins , notre douceur , lui épargneront bien des peines : qu'en dis-tu , Blaise ? N'approuves-tu pas mon dessein ? Tu ne réponds pas , mon fils ?

B L A I S E.

Pardonne , mon père ; mais. . .

B O N I F A C E.

Parles , achèves ; tu veux me faire quelques observations , je le vois.

B L A I S E.

Si j'osois , je te dirais. . .

B O N I F A C E.

Quoi ?

B L A I S E.

Tu n'as pas réfléchi , mon père ; on pourra dire : Jérôme est riche , son frère s'empare de lui , afin d'être maître de sa fortune : ses autres parens seront peut-être frustrés de son héritage.

B O N I F A C E.

Embrasse-moi , voilà ce que j'attendois de toi ; ton cœur répond au mien , et je n'avois pas besoin de cette épreuve pour le savoir. Maintenant , mes enfans , je vais vous dire le résultat de mes opérations : ce matin , en m'adressant aux magistrats , j'ai peint l'état de mon frère , et témoigné le desir que j'ai de l'emmener dans ma ferme , avec son petit-fils ; cet enfant , ai-je dit , n'a plus de mère , son père étoit un joueur , un mauvais sujet dont on n'entend plus parler , je me charge de son éducation , et promets de soigner le vicillard ; — cependant , j'y mets une condition.

B L A I S E.

Et c'est....

B O N I F A C E.

Que le bien de mon frère soit versé dans les caisses de secours ; que l'on partage à des veuves , à des orphelins , ces deniers gagnés par la chicane , accumulés par l'avarice. C'est une restitution que je viens faire pour lui à la Patrie. Eh !

qui ne sait combien de familles ruinées par des procès injustes ont droit de réclamer, ces fonds leur appartiennent. Et puissent ces vœux, purs et sincères, rendre à mon malheureux frère, la raison avec l'amour de la Liberté!

T H É R È S E.

Ah! mon père, que je suis fière de vous appartenir!

B O N I F A C E.

Quant à son petit-fils, ai-je poursuivi, je l'élèverai comme le mien; il labourera la terre, et je ne crains pas qu'un jour il me reproche l'emploi que j'aurai fait de l'héritage de son grand-père: d'ailleurs ma fortune est aisée, sa part se trouvera avec celle de mes enfans.

B L A I S E.

Ah, mon père, comme je vous chéris!

B O N I F A C E.

J'ai aussi pensé à ce pauvre Eustache, il est veuf; il a perdu son fils; il est vieux, isolé: je lui ai offert de partager notre sort, il m'a promis de venir; nous serons tous réunis: Eustache n'a qu'un seul défaut, il aime la petite goutte, il est bien vieux pour s'en corriger; mais nous tâcherons de l'en déshabituer, l'exemple de la sobriété, un peu d'occupation, tout cela le retiendra peut-être. Ah ça, ma Thérèse, va faire ta malle, ne prends pour ton oncle que ce qui lui est absolument nécessaire: laisse ses habits noirs de mauvais augure; il me sembleroit, si je le voyois vêtu ainsi, qu'il seroit toujours procureur; j'en ai là-bas de bons, qui remplaceront ceux-là. Moi, je vais acheter les ouvrages nouveaux écrits dans l'esprit de la révolution, et nous les lirons les jours de Décade, pour mettre tout le monde au pas. Toi, Blaise, tâche de voir ton oncle Jérôme: annonces-lui, s'il a un instant de raison, qu'il est débarrassé de sa religieuse; et fais-lui entendre qu'il va jouir près de nous, d'un sort heureux et tranquille. *(il sort avec sa fille.)*

SCENE VII.

BLAISE, *seul.*

OUI, mon père. Que de vertus, que bontés dans cet homme !
O ma Patrie ! combien tu comptes de héros dans tous les genres ! Heureuse Egalité , mère des vertus , je te bénis ; tes douceurs nous encouragent au bien ! France heureuse ! je périrois de désespoir , si je n'étois pas né dans ton sein.

SCENE VIII.

BLAISE , JEROME.

JEROME, *en entrant.*

C'EST inconcevable ! où est donc ce petit Fanfan , où est-il ?

BLAISE.

Vous cherchez votre petit-fils ?

JEROME.

Ah ! mon ami , vous voilà : dites-moi , l'auriez-vous vu ce petit drôle ? Imaginez - vous qu'il est entré furtivement dans mon étude , qu'il m'a pris un dossier de pièces très-essentielles : il a tout déchiré , pour mettre des papillottes à son chien.

BLAISE.

Eh ! mon oncle , tous ces chiffons ne sont bons qu'à cela.

JEROME.

Oubliez-vous de quelle importance.....

BLAISE.

Mon oncle , oubliez vous - même que malheureusement vous fûtes procureur ?

JÉRÔME.

Je l'oublierois , que tous mes cliens s'en ressouvien-
droient.

BLAISE.

C'est-là votre malheur et notre peine ; mais chassons
ces idées sinistres : causons raisonnablement , mon oncle :
daignez m'entendre.

JÉRÔME, *le prenant pour un plaideur.*

Oui , mon cher ami , je m'intéresserai à votre affaire ,
donnez-vous la peine de vous asseoir. Vous plaidez pro-
bablement contre un voisin peu scrupuleux qui empiète sur
votre bien ; il aura travaillé la nuit à faire avancer la borne
qui sert de limite ; j'entends. Le cas est prévu par l'article
XXXXVII. Voyez dans le...

BLAISE.

Je ne dispute point avec mes voisins , et mon champ n'a
point de bornes.

JÉRÔME.

Comment cela ? Vous possédez donc tout l'univers ?

BLAISE.

Non : mais aux deux extrémités de mon terrain , est planté
l'arbre de la Liberté ; cette barrière est sacrée , le méchant
n'oseroit la passer sans frémir ! l'homme juste la révère et
l'admire , elle est le symbole de notre bonheur , et ses ra-
meaux bienfaisans prêtent un abri au voyageur fatigué , qui
le bénit en jouissant de son ombrage.

JÉRÔME.

Mon ami , je n'ai point vu cela dans les coutumes an-
ciennes.

BLAISE.

Je le crois : le despotisme auroit trop perdu à cet accord.

JÉRÔME.

Enfin , n'importe : le fait est que tu veux plaider ; tu as
un procès ?....

BLAISE.

(à part.)

BLAISE.

Il faut flatter sa manie. — Eh bien , oui , mon oncle , il existe un procès très-grave entre la Raison et la Folie. La première triomphera sans doute.

JÉRÔME.

Par exemple , mon ami , j'ai beaucoup lu , et je n'ai jamais vu la Raison.

BLAISE.

Je le crois bien , elle étoit méconnue dans ce tems-là.

JÉRÔME.

Vous plaidez donc contre la Folie ? celle-là , je la connois beaucoup.

BLAISE.

Que trop , malheureusement. Eh bien ! les préjugés ont tout-à-fait tourné la tête à quelqu'un qui m'intéresse , et qui même m'est parent. Je voudrois pouvoir chasser cette folie , et le rendre à la raison.

JÉRÔME.

Peines inutiles.

BLAISE.

Je le crains.

JÉRÔME.

Mon ami , voulez-vous suivre mon conseil , faisons enfermer cet homme , il est fou ; faites-le interdire , emparez-vous de son bien.

BLAISE , *vivement*.

Non , mon oncle , je ne veux m'emparer que de son cœur : mes soins y porteront le calme ; je n'irai point déchirer sa blessure et le rendre tout-à-fait malheureux ; mon dessein est de l'emmener à la campagne : il ne verra que des cœurs satisfaits , notre bonheur rejaillira sur lui , et nous parviendrons peut-être à le rendre à lui-même. Ah ! si ses yeux

peuvent se dessiller, s'il peut voir ce qu'est le François aujourd'hui, j'ose tout espérer.

JÉRÔME, *s'attendrissant.*

Tu pars donc, bon jeune homme? tant pis : je sens que je t'aime, et tu m'abandonnes : tu m'é laisse entre les mains d'une femme acariâtre et méchante.

BLAISE.

Bon ! il se décidera facilement à nous suivre. Mon oncle, elle n'est plus chez vous ; on vous en a débarrassé.

JÉRÔME.

Et l'on a bien fait. Mais je ne puis rester seul : qui me soignera ?

BLAISE.

Moi, mon père, ma femme et mes enfans : venez avec nous, venez jouir de la belle saison, vous verrez la campagne dans toute sa magnificence.

JÉRÔME.

Je verrai la campagne dans toute sa magnificence ! touche-là, c'est dit : je pars, je ne te quitte plus. — Je vais revoir ces bois, ces prairies, que j'admirois il y a quelques années, quand je fus visiter Boniface. (*ils s'embrassent.*) — C'est un bien beau pays que le pays de Caux ! voici justement le temps des vacances, et l'homme de cabinet a besoin de repos. Ma tête est embarrassée d'affaires, cela me distraira, et ne peut que m'être salutaire.

BLAISE.

Je le pense comme vous.

JÉRÔME.

Mon ami, je vais me disposer à mon départ. (*Fausse sortie.*) J'emporterai quelques livres de Droit ; l'étude est nécessaire.

BLAISE.

Eh ! mon oncle, le livre de la nature est ouvert, vous y lirez, et cela vaudra beaucoup mieux.

JÉRÔME.

Laissez-moi prendre ce que je desire, ce sera bientôt fait ; je vais chercher mon frère Boniface, et lui dire que je pars avec toi.

SCÈNE IX.

JÉRÔME, BLAISE, THÉRÈSE.

BLAISE.

Ah ! te voilà, ma bonne amie ?

JÉRÔME.

Petite femme, je vais à la campagne ; là, j'oublierai la multiplicité de mes affaires, et gaiement nous chanterons ; *Allons danser sous les ormeaux, &c. (Boniface rentre.)*

SCÈNE X.

BLAISE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Comme il est gai ! Mais voici mon père et Fanfan.

SCENE XI et dernière.

BONIFACE, FANFAN, BLAISE, THÉRÈSE.

BLAISE.

Ah, mon père ! mon oncle Jérôme sort d'ici ; je l'ai amené au point de demander lui-même à partir ? cela vaut mieux que de le forcer ; il est content , et part avec nous de bon cœur.

BONIFACE.

J'en suis enchanté. Ah ça, ma fille , tu as été la cuisinière, tu nous as fait à souper ?

THÉRÈSE.

Oui, mon père.

BONIFACE.

Eustache viendra ce soir nous dire adieu , et manger un morceau ; dans deux décades il nous rejoindra.

FANFAN.

Ah ! c'est bon.

BONIFACE.

Mais dis-moi donc, mon petit, que tu es bien aise de venir avec nous.

FANFAN.

Si j'en suis bien aise ? Ah ! mon oncle , comme je vais sauter, me divertir, me promener, danser !....

BONIFACE.

Et travailler ?

FANFAN.

Oh oui, mon oncle ; tu me diras ce qu'il faudra faire.

BONIFACE.

Cher enfant, les devoirs du Citoyen sont bien doux à

remplir, nous te les ferons connoître et chérir; en tems de paix, tu nourriras ta Patrie; en tems de guerre, tu la défendras. Cultivateur et guerrier tour-à-tour, est-il une carrière plus glorieuse à remplir?

FANFAN.

Oui; je veux aller de bonne heure à la guerre: je me sens du courage, promets-moi de me faire partir bientôt.

BONIFACE.

Lorsque tu seras d'une taille raisonnable, alors....

FANFAN.

Il ne faut pas regarder à cela, l'air du camp me fera grandir.

BONIFACE.

Tu seras satisfait, mon ami. — Mon fils, car tu l'es d'adoption, nous ferons tout pour te rendre heureux; je suis vieux, et sur le bord de ma tombe....

FANFAN.

Oh! ne parles pas de cela, tu m'affliges.

BONIFACE.

Mais, vois, Fanfan, il te reste une mère, un second père.

BLAISE.

Qui te chérissent....

BONIFACE.

Et ma chaumière est remplie d'aimables enfans qui seront tes frères; tu n'as rien, Fanfan, acquiers des vertus, sois laborieux, nous ne t'abandonnerons jamais, tant que tu seras digne d'être Français.

FANFAN.

Je serai toujours bon comme toi.

BONIFACE.

Maintenant, retournons dans nos champs; allons faire

38 LA FOLIE DE JEROME POINTU.

notre récolte. Remplissons les greniers de la République ; pères nourriciers de la Patrie, c'est-là notre devoir. Adieu, mes bons frères de Paris, je vous emporte tous dans mon cœur ; puissai-je bientôt venir vous revoir, et vous dire : Jérôme est rendu à la raison, Eustache à la sobriété ; tous deux chérissent leur Patrie, et Boniface est parfaitement heureux.

FIN DU SECOND ET DERNIER ACTE.

